

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 86 (1944)
Heft: 6

Rubrik: Commentaires sur la guerre actuelle

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Commentaires sur la guerre actuelle

L'INTERDÉPENDANCE DES FRONTS

On a souvent rapproché l'évacuation de Dunkerque, il y a quatre ans, et le débarquement anglo-américain du 6 juin 1944 sur les côtes normandes. Ce sont certainement deux dates qui marqueront dans l'évolution de la guerre. Elles indiquent surtout un renversement de puissance. Alors qu'en 1940, 250 000 Anglais battus abandonnaient leur matériel sur les plages pour s'embarquer et quitter le continent, aujourd'hui, nous les voyons revenir accompagnés des Américains.

Malgré de terribles revers, allant durant un certain temps de défaites en défaites, la Grande-Bretagne n'a jamais désespéré de pouvoir transformer en forces militairement utilisables son immense potentiel. Pour elle, il importait avant tout de gagner du temps. Il faut reconnaître que ce temps a été bien utilisé et qu'en attaquant l'U. R. S. S. les Allemands lui ont singulièrement facilité la tâche, de même que les Japonais en portant aux Américains le coup de Pearl Harbour.

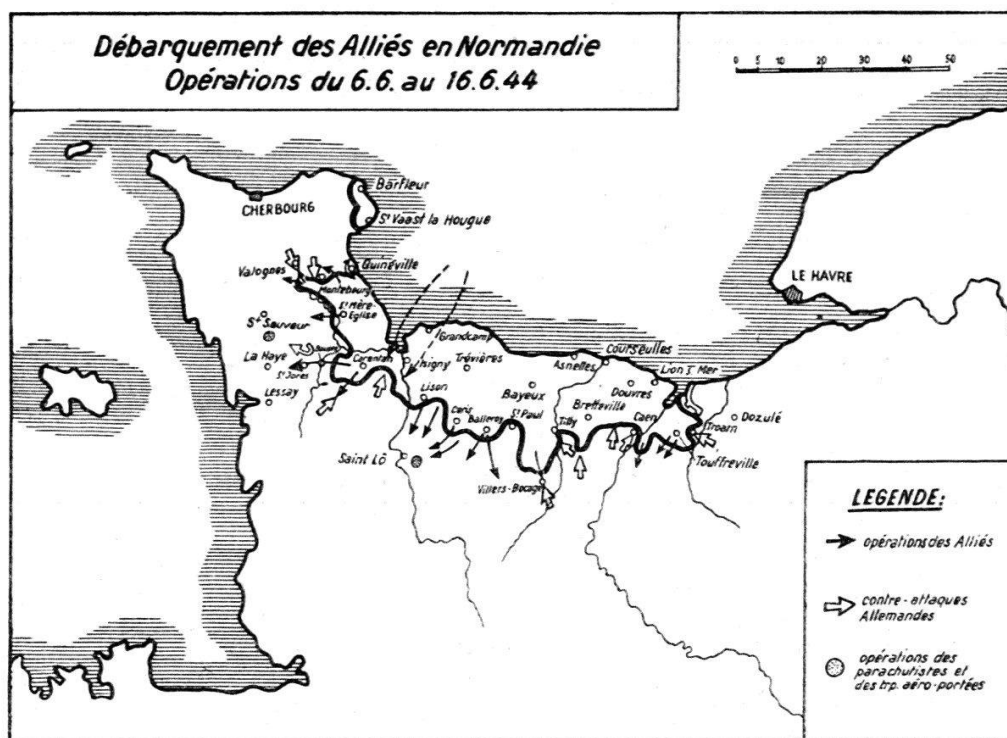
Durant des années la Grande-Bretagne dut faire face à la puissance militaire allemande avec des armées improvisées, des cadres inexpérimentés, du matériel peu abondant et souvent ne répondant pas aux exigences de la guerre moderne. Cependant, l'échec allemand dans la bataille aérienne d'Angleterre fut la lueur d'espoir qui montra que tout n'était pas perdu.

* * *

Le 6 juin, des troupes parachutistes et aéro-portées anglo-américaines descendaient entre l'Orne et la Vire et dans le

Cotentin. Elles étaient suivies d'une importante flotte de débarquement couverte par une aviation considérable.

La carte N° 1 donne un aperçu des opérations. Nous n'estimons pas nécessaire de les résumer ; elles sont encore dans la mémoire de chacun.



Après une semaine, les Anglo-Américains sont parvenus à consolider leurs têtes de pont et en ce moment tous leurs efforts visent à isoler la presqu'île du Cotentin qui doit leur servir de base de départ sûre pour leurs opérations futures. Fortement installés sur cette langue de terre, ils ne craindront alors aucune contre-attaque des flancs et l'étroitesse du secteur permettra de défier toutes les attaques frontales si des revers devaient avoir lieu.

Autre avantage : le port de Cherbourg, même si les Allemands y procèdent à de nombreuses destructions, permettra le débarquement rapide du matériel lourd.

Cette opération n'est pas sans analogie avec le débarquement en Calabre. Dans ce secteur, si le terrain offrait un champ de bataille peu avantageux, en revanche, il excluait tous les risques.

Ce procédé est du reste parfaitement dans la ligne directrice de la stratégie anglo-saxonne : n'agir qu'à coup sûr ; engager la bataille que lorsqu'elle est virtuellement gagnée.

Jusqu'à maintenant, nous n'avons vu aucun coup d'audace comme la stratégie allemande nous en a fourni quelques exemples.

Pour les Allemands, la nécessité d'agir vite s'impose afin d'abréger la durée de la guerre ou même simplement de la bataille par suite de leur étroite base économique ; d'où cette témérité qui doit déconcerter l'adversaire et permettre de le battre rapidement.

En revanche, cette nécessité ne s'impose pas aux Anglo-Saxons ; d'où une lenteur apparente des opérations qui fait croire à une certaine infériorité du commandement.

Questions d'expérience initiale mise à part, nous voyons dans la différence du rythme entre les opérations anglo-américaines et allemandes avant tout une différence dans la conception des opérations de guerre, provoquée par la disproportion des ressources.

En outre, les Anglo-Américains conduisent une guerre sur le plan mondial où l'importance de chaque front doit être parfaitement mesurée.

Tout ceci s'oppose à l'impatience européenne de voir finir la guerre, impatience bien compréhensible quand on songe aux souffrances matérielles et morales des peuples occupés qui n'ont qu'une idée : recouvrer leur liberté nationale.

On comprend aussi mieux cette lenteur quand on pense que la guerre a été d'abord centrifuge en s'étendant à l'est de l'Europe, à l'Afrique, à la Chine, aux portes des Indes et de l'Australie. Maintenant, elle devient centripète, mais vu les distances à parcourir, le reflux demande du temps.

* * *

Dans notre dernière chronique, nous admettions que l'arrêt des offensives russes serait d'une certaine durée. A part celle qui vient de se déclencher sur l'isthme de Carélie, les événements paraissent confirmer ce point de vue. Quelle corrélation y a-t-il entre le front ouest et celui de l'est ? C'est ce que nous voulons essayer d'examiner.

De tout temps, un débarquement a été une opération excessivement risquée. Celui auquel nous assistons l'est d'autant plus qu'il revêt une ampleur inusitée puisqu'il vise ni plus ni moins à l'invasion d'un continent.

Il aurait été donc logique, du seul point de vue militaire, de ne tenter cette opération que lorsque les forces allemandes seraient liées à l'est par les armées soviétiques portant la puissance de leur offensive à un degré tel qu'un déplacement des forces allemandes d'ouest à l'est eût été nécessaire.

Libres de tous soucis dans l'est, les Allemands peuvent vouer toute leur attention au nouveau théâtre d'opérations, ce qui n'est pas sans inconvénients pour les assaillants.

Pourquoi donc les offensives de l'ouest précèdent-elles celles de l'est alors que la stratégie classique aurait exigé le contraire ? A notre point de vue, les raisons politiques l'ont emporté sur les considérations stratégiques.

Avec un certain recul, on se rend mieux compte du sens du communiqué relatif aux accords de Téhéran. Ces documents fixaient, sinon des dates, du moins le mécanisme des offensives incombant à chacun des partenaires.

Il est compréhensible que les Russes, ayant fourni jusqu'à maintenant le plus gros effort de la coalition veuillent à leur tour être déchargés. Neuf mois d'offensives ont mis leur potentiel militaire à sérieuse contribution. Il n'est alors que juste que les Anglo-Américains, dont les armées sont encore intactes, usent à leur tour les forces allemandes.

Ce ne serait qu'une fois l'opération à l'ouest engagée à fond que se déclencherait l'offensive soviétique.

Si notre hypothèse est exacte, cette offensive risque de se faire attendre encore quelque temps car nous ne sommes encore que dans la phase initiale du débarquement, celle des têtes de pont, et les Alliés devront non seulement les consolider, mais aussi les alimenter en matériel avant de passer à l'offensive proprement dite. Du reste, tout laisse supposer que d'autres débarquements auront lieu. Pour s'en persuader, il suffit de jeter un coup d'œil sur la zone pilonnée par l'aviation anglo-américaine ces dernières semaines. L'opération en cours se trouve dans la partie ouest du quadrilatère bombardé, le côté est étant approximativement dans la région occidentale de Bruxelles.

Au moment où nous rédigeons cette chronique, les Allemands n'ont lancé dans cette bataille que leurs réserves locales, sans même faire appel aux grands groupements stratégiques stationnés en France. Ils les réservent pour la contre-offensive. Son déclenchement, qui aura peut-être eu lieu quand ces lignes paraîtront, sera une opération lourde de conséquences. En effet, pour qu'elle déploie son maximum d'effet, il faut qu'elle soit une véritable bataille de destruction portant un coup sensible aux Anglo-Américains, éliminant ainsi pour les Allemands tout danger à l'ouest durant un certain temps. Ils pourraient alors se retourner, toutes forces réunies, contre les Soviétiques. Cette conception obligerait les Allemands à attendre que leurs adversaires aient débarqué une assez grande masse de troupes et de matériel. Il peut donc s'écouler encore quelques jours avant que la contre-offensive allemande proprement dite se dessine.

Cependant, les Allemands ne doivent pas attendre trop longtemps car les Alliés pourraient alors disposer de moyens supérieurs à leurs adversaires et supporter le choc avec succès.

Comme nous le voyons, le choix du moment sera pour le Haut-Commandement de la Wehrmacht une décision d'une extrême importance.

Lors de chaque débarquement, il y a eu pour les Alliés

des périodes de crise grave, en particulier à Salerne. La raison était le manque d'aviation. Cette fois, les conditions sont différentes, car l'aviation anglo-américaine opère à courte distance de ses bases et l'on assure que toutes les opérations, tant maritimes que terrestres, se font sous un véritable « parapluie aérien. » Une dépêche de presse annonçait que 500 chasseurs tenaient l'air en permanence. En admettant une autonomie de deux heures et en supposant qu'ils doivent assurer la garde du ciel pendant quatorze heures par jour, il faudrait sept relèves, soit 3500 appareils ; chiffre admissible dans le cadre des 11 000 machines citées par M. Churchill.

* * *

Après avoir fait, comme nous l'avons vu, tant d'efforts pour ne se battre que dans une seule direction sur un front, les Allemands sont obligés de faire face sur trois fronts : en Russie, en Italie, en Normandie.

Constatons cependant que, pour le moment, il n'y a pas encore de répercussions stratégiques les uns sur les autres. En effet, le Haut-Commandement de la Wehrmacht, ayant dosé ses forces en fonction de l'importance de ces fronts a décentralisé son organisation, appliquant le principe classique : un chef, une mission, des moyens. Chaque commandant de théâtre d'opérations mène une guerre indépendante. Il existe certainement une réserve centrale (formée de l'Ersatzheer provenant des classes à l'instruction et des « récupérés » de tous genres du front est) qui permettra d'alimenter le front le plus menacé. Cependant, suivant l'ampleur que prendront les offensives alliées, ces trois théâtres d'opérations finiront par être solitaires les uns des autres ; il y aura une étroite inter-dépendance entre eux et les Allemands auront, une fois de plus, l'avantage de pouvoir manœuvrer sur les lignes intérieures.

Actuellement, toute l'attention du monde se porte avec raison sur la bataille de Normandie car elle incarne « le débar-

quement » tant attendu. Si importante que soit cette bataille, elle ne doit pas nous faire perdre de vue l'importance du front de l'est, même s'il ne s'y passe rien de spectaculaire ces jours. Bien qu'il soit actuellement en grande partie encore passif, il constitue toujours à nos yeux le front principal.

Quels buts visent les Alliés ? La propagande dit : la libération des territoires occupés. C'est exact, mais ce ne sera possible qu'après avoir *détruit* les forces organisées allemandes. Pour les détruire, il faut les battre où elles sont. La libération des territoires occupés ne sera possible que lorsque la majorité des forces allemandes sera hors de combat. Comme pour le moment, la masse est à l'est, c'est la raison pour laquelle ce front reste, selon nous, le principal théâtre d'opérations. En revanche, juger si politiquement il a la même importance que celui de l'ouest est une question qui sort du cadre d'un périodique militaire.

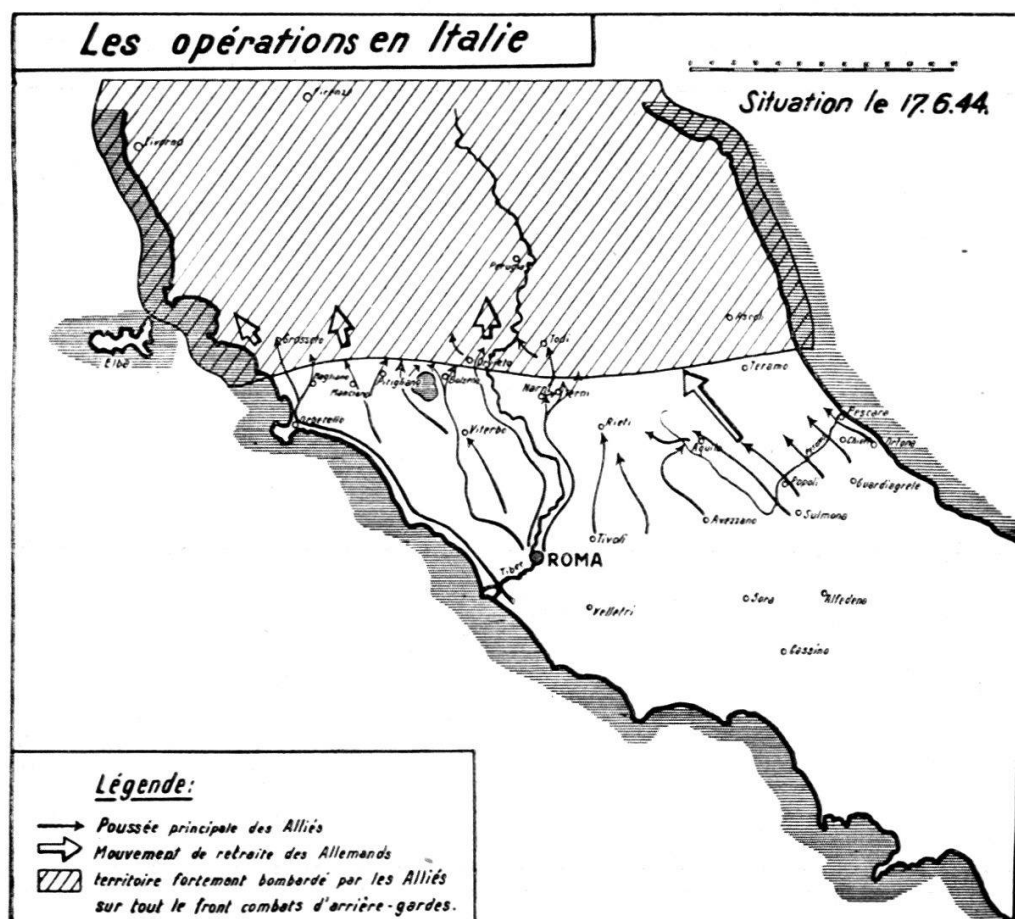
Quant au front italien, il demeure un secteur secondaire, autant pour les Alliés que pour les Allemands. Si l'occupation de Rome a été une opération à grand retentissement et intéressante au point de vue de la politique italienne, stratégiquement elle est d'un intérêt très relatif.

Ce qui est beaucoup plus intéressant pour les Alliés, c'est qu'après avoir enfoncé le front du Rapido-Guarigliano tenu depuis des mois par la Wehrmacht, ils ont empêché jusqu'à maintenant celle-ci de se rétablir sur une position organisée.

On parle beaucoup de la ligne des Apennins entre la Spezia et Rimini ; un proche avenir montrera si un redressement sur cette ligne sera possible avec des forces anémiées par une bataille incessante et constamment harcelées par l'aviation. A moins que les réserves allemandes soient suffisantes.

N'oublions pas que le front que nous appellerons de Cassino mesurait environ 150 km. et que celui que nous mentionnons ci-dessus s'étend sur plus de 300 km. ! Sans arrivée de renforts la résistance de ce front nous apparaît quelque peu problématique.

Les Allemands se décideront-ils à abandonner progressivement l'Italie en la vendant aussi chèrement que possible à leurs ennemis ? C'est possible ; mais une fois les plaines lombardes aux mains des Alliés, la guerre aérienne pourra



devenir particulièrement intense contre l'Allemagne du sud. C'est la seule raison positive qu'aurait la Wehrmacht de conserver ce pays, car maintenant il n'est qu'une charge dans le cadre de la Forteresse Europe.

Pour nous Suisses, ce front est le plus intéressant, car suivant l'évolution des opérations, la guerre s'approchera plus ou moins vite de nos frontières, créant dans le sud du pays une nouvelle situation.

* * *

Avec le début de l'invasion, on s'attendait à un soulèvement général dans les pays occupés. Jusqu'à maintenant (21.6.44), ce n'est pas le cas. Au contraire, les ordres de Londres sont des appels au calme pour éviter les représailles. En revanche, les attentats contre les voies ferrées, et d'une manière générale contre tout ce qui est en relation avec l'organisation ferroviaire prennent toujours plus d'ampleur.

Quelle sera la vraie valeur des mouvements de résistance ? il est difficile de le dire. Pour l'instant, ils semblent faire preuve de discipline en vue de l'action décisive. Ne pas se dévoiler trop tôt est une mesure élémentaire. Rendront-ils cependant les services que les Alliés escomptent ou les Allemands ont-ils décapité la résistance en arrêtant en masse des chefs durant tout le mois de mai ? Nous ne le savons. Comme nous le relevions dans le courant de l'année dernière ici-même, il y aura de nombreux règlements de comptes entre les collaborationnistes et... les autres. Certaines dépêches de Bayeux nous en donnent déjà un avant-goût. Notre sécurité étant directement intéressée à cette question, il est dès lors bon de ne pas la perdre de vue. Dans le domaine idéologique, la vengeance ne connaît pas de frontières et nous ne pourrions jamais tolérer qu'elle se poursuive jusque sur notre sol entre réfugiés de différents partis ayant cherché asile chez nous. Il vaut mieux prévenir que guérir !

21.6.44.
